

# L'ICEBERG ET LA ROSE

## DE LA MÊME AUTRICE

Bouton de Rose, Prequel de la trilogie, nouvelle, 2021

( Accessible gratuitement sur [www.juliebaggio.fr](http://www.juliebaggio.fr) )

L'Iceberg et la Rose, Tome 1, roman, 2018

L'Iceberg et la Rose, Tome 2, roman, 2020

L'Iceberg et la Rose, Tome 3, roman, 2022

Vivre ou t'aimer, roman court, 2022

L'Acteur et l'Inconnue, roman, 2023

# L'ICEBERG ET LA ROSE

---

TOME 1

JULIE BAGGIO



Illustration : Madness Coverdesigner  
Crédit photo couverture : ©depositphotos ©kiuikson  
Crédit photo quatrième de couverture : ©Teddy Dumont  
Correction de texte : Comm' un chat perché — Agence Sylvie Desfavries  
Correction de texte de la réédition : CLS correction  
Logo créé par ©Artza Studio

TEXTE INTÉGRAL  
Achévé : février 2018  
Dépôt légal : mars 2018  
Réédition : septembre 2023  
Achévé d'imprimer en France

229 rue Saint-Honoré  
75001 Paris  
[www.juliebaggio.fr](http://www.juliebaggio.fr)  
Tous droits réservés — Copyright © — Julie BAGGIO — 2018 — ISBN : 979-10-  
424-2641-5

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, situations et lieux décrits dans ce livre sont des faits de l'imagination de l'autrice. Toute ressemblance ne serait que pure coïncidence.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Merci à mes parents. Merci à ma mère qui m'a ouvert les portes du savoir. Sa phrase fétiche a bercé ma scolarité et résonné dans ma tête durant l'écriture de ce roman : « Fais des phrases courtes ! »

Mon père, cet artiste, qui m'a offert le goût de la lecture et de l'écriture, qui m'a fait découvrir ce plaisir addictif de poser un premier mot sur une page et de laisser l'imaginaire faire le reste.

Merci à ma sœur, d'avoir partagé avec moi nos jeux d'enfants, nos chasses au trésor et nos aventures rocambolesques dans une petite cour d'école.

Merci à mon mari d'avoir posé cette question ultime, un genou au sol, un mont Blanc ensoleillé comme seul témoin, et un diamant magnifique à la main. Nous sommes le prince et la princesse de ce conte de fées que nous écrivons à quatre mains chaque jour.

Merci à mon premier fils d'avoir prolongé ses siestes, joué avec mes brouillons et aidé à la relecture, assis sur mes genoux.

Merci à mon second fils d'avoir participé à chaque étape de la correction de ce roman, d'avoir pianoté sur mon clavier et illuminé mes journées de son sourire. Vous êtes mon plus grand Amour et mon plus beau Rêve.

Merci à mes deux premiers lecteurs, Blandine et Alexandre, amis et confidents depuis tant d'années, pour leurs encouragements sans faille.

Et enfin, merci à vous...



## JEUDI 28 FÉVRIER : JOUR J

*J*e passe la porte d'entrée. Elle me fait signe de la suivre. J'entre dans le vestibule alors que la pluie tombe de plus en plus fort. Un courant d'air froid me fait frissonner lorsque le portier referme derrière moi. Le temps a été maussade pendant les nombreux *miles*<sup>1</sup> que j'ai parcourus depuis ce matin à la sortie du bateau. J'ai quand même fini par trouver ce manoir perdu au milieu de nulle part. Après m'être présentée, hésitante, à l'immense grille noire, l'un des gardes m'a scrutée puis indiqué le chemin. J'ai roulé lentement sur l'allée de cailloux, observant les pierres du château grisées par le temps. J'ai garé Philibert, ma petite citadine rouge, au pied de l'escalier principal. J'ai gravi les marches doucement malgré la pluie et j'ai toqué à la grande porte avec appréhension.

— Je m'appelle Claire. Monsieur va vous recevoir, m'annonce-t-elle en anglais.

Angoissée, impatiente, j'ai les mains moites. Je dois obtenir ce job, il le faut. J'entre dans un bureau immense et sombre. Les

fenêtres sont interminables, habillées de rideaux qui n'en finissent pas. Quelle horreur, ce vert ! Je chasse cette pensée de ma tête alors que j'avance de quelques pas. Mon futur est assis au centre de cette salle. J'entrouvre les lèvres pour lui exprimer les politesses d'usage, lorsqu'il s'adresse à quelqu'un d'autre. Personne dans la pièce, la demoiselle a refermé la porte en partant. Il est au téléphone, le visage baissé, concentré. J'attends.

Finalement, il me fait signe de m'asseoir, toujours sans m'adresser le moindre regard. Je m'exécute. J'observe cette immensité dans laquelle un bureau a été disposé en plein centre. Tout est en ordre, à sa place. L'homme qui me reçoit semble avoir entre quarante et cinquante ans, quelques cheveux blancs épars viennent éclaircir sa chevelure noire.

— *All right*<sup>2</sup>,— Il raccroche le combiné —, rappelez-moi votre prénom ? demande-t-il sèchement.

Il lève les yeux. Surprise, je sursaute en détournant rapidement le regard. Froid et autoritaire, il a coupé sa conversation téléphonique sans même un au revoir. Il me parle en français avec un léger accent ; je pensais que l'entretien serait en anglais.

— Votre prénom ? s'enquiert-il à nouveau.

Ses yeux trahissent une certaine impatience.

— Allie.

— Bien, Allie, j'ai rapidement lu votre CV. Je ne veux pas savoir ce qui vous amène ici aujourd'hui ni vos motivations. Marie a déjà abordé ces points-là avec vous lors de votre entretien. Elle estime que vous ferez l'affaire et j'ai toute confiance en son jugement. J'ai simplement deux questions pour vous : acceptez-vous les missions du poste ?

Son ton est monotone. Il marque à peine l'interrogation. Il

semble réciter son texte. Je ne parviens pas à définir s'il a peu de temps à m'accorder, s'il est blasé ou juste naturel.

Il me dévisage avec ses yeux bleu gris. Son regard est profond et impénétrable. Il hausse un sourcil : il attend ma réponse.

— Oui, dis-je fébrilement.

Sans réaction, il me pose la seconde question.

— Êtes-vous prête à adopter une attitude respectueuse en tout temps à mon égard ainsi qu'à vous conformer aux règles ?

Un frisson me traverse. J'ai l'impression d'être une collégienne dans le bureau du principal : la tête baissée, les mains sur les genoux et les yeux mouillés par la honte. L'image me fait sourire. Je me reprends aussitôt, j'acquiesce.

— Très bien, voici le contrat, signez en bas. Claire vous indiquera votre chambre. Ensuite ma gouvernante, Marie, vous formera pendant un mois à partir de demain. Après quoi, elle prendra sa retraite ; vous serez donc en charge de la maison. Des questions ?

— Non.

— Non, Monsieur, rectifie-t-il.

Son regard est perçant.

— Non, Monsieur.

Je me reprends nerveusement. J'attrape maladroitement le stylo. Il m'observe, je rougis malgré moi. Je signe le contrat en deux exemplaires. Il vérifie, m'en tend un avant d'appuyer sur un bouton. Claire apparaît.

— Lisez-le, c'est important.

— Oui.

Il hausse un sourcil.

— Oui, Monsieur.

D'un geste de la main, il me congédie. Ses yeux restent posés

sur moi tandis que je me lève pour rejoindre Claire. Je le salue d'un signe de tête en quittant la pièce, gênée par son regard insistant.

Claire me précède dans l'obscurité de l'entrée. Il pleut toujours alors que la nuit est tombée. J'aperçois un salon immense plongé dans le noir. Les fenêtres sont démesurées, les lustres titanesques et les meubles imposants : rien de moderne, rien de modeste. L'escalier est colossal, les marches sont en marbre, surplombées d'une moquette épaisse de couleur grenat, moelleuse sous mes pieds. Au fur et à mesure que je monte, j'ai la sensation d'avancer sur un nuage. J'imagine qu'il est interdit d'y marcher pieds nus. Je vais m'installer puis partirai à la découverte de cette gigantesque demeure. Nous arrivons au bout d'un deuxième couloir. Claire ouvre une porte en m'indiquant qu'il s'agit de ma chambre.

J'entre. Cette pièce doit faire quarante mètres carrés à elle seule. Décidément, le vert et le rouge sont déclinés dans toutes les pièces. Le lit est assez grand pour quatre personnes comme moi. Une armoire monumentale en bois, ornée de plusieurs miroirs, lui fait face. Un quart de ce meuble suffit à entreposer ma vie entière. Le sol est recouvert d'une moquette émeraude et grenat à motifs ; les murs le sont d'une tapisserie de mêmes couleurs. À l'autre bout de la pièce, une porte mène à une salle de bains peu éclairée avec, en son centre, une baignoire à l'ancienne dotée de quatre pieds. Il y a également une large douche à l'italienne, deux vasques ainsi qu'un chauffe-serviettes sur lequel attend un peignoir bleu et blanc.

— Combien sommes-nous à utiliser cette salle de bains ?

— Vous uniquement, me répond-elle.

Claire m'explique les horaires des repas du personnel et à qui

m'adresser en cas de besoin. Un dossier épais, reprenant tous les détails de ma future vie ici, est à ma disposition dans le tiroir de la table de chevet. Marie viendra me chercher demain à six heures pour commencer ma formation. Je pose quelques questions. Un peu hautaine, Claire n'en est pas moins souriante. Elle est peut-être âgée de vingt ou vingt-deux ans. Elle est assez mince, ses cheveux blonds sont remontés en chignon et quelques taches de rousseur ornent son visage.

Elle s'approche de la porte, fait mine de quitter la pièce avant de se tourner vers moi.

— Qu'en avez-vous pensé ? Il est charmant, non ? Ici, nous craquons toutes pour lui, me confie-t-elle.

De qui parle-t-elle ? De Monsieur ? Les trois minutes de ce qui semblait être un entretien m'ont laissé un sentiment glacial.

Claire me guide ensuite vers la sortie. Je reprends ma voiture afin de la mettre au bon endroit. Elle doit être stationnée dans le garage du personnel, qui est un peu éloigné de la maison. Je porte ma valise à bout de bras, le sol est trempé par la dernière averse. Charles, l'homme de main, vient à ma rencontre. Il propose de m'aider ; je décline poliment son offre. Je n'ai emporté qu'une seule valise ainsi qu'un sac à dos. L'annonce indiquait : « Uniforme fourni ».

Je rejoins ma chambre, prends mes marques dans cette immensité en rangeant mes quelques affaires. Mon dernier appartement me semble minuscule maintenant. Je découvre également un balcon avec vue sur le jardin ainsi qu'une porte qui donne accès au toit. Je monte. Des chaises longues mouillées sont entreposées. Tout est très propre. Les employés doivent y venir pendant leur temps libre.

Je redescends, m'installe sur mon lit avant de commencer à

lire la « bible » du bon salarié. Tout y est : les horaires à respecter, le plan de la maison, enfin, de cette gigantesque demeure. Sur ce plan sont dessinés : une immense cuisine, trois salles à manger, trois salons, de nombreuses chambres et autant de salles de bains, deux bureaux, deux vastes terrasses, plusieurs dépendances pour loger employés ou invités, deux salles de sport, différenciées par Nord ( pour les employés ) et Sud ( réservée à Monsieur ), une piscine couverte au sous-sol également réservée à Monsieur, une cave, trois garages ( un pour les employés, un pour les invités et un pour Monsieur ), une buanderie, une salle de repos pour les employés ainsi que le toit qui semble avoir la même utilité. Il y a aussi une salle de réception, comme une mini galerie des Glaces, Monsieur ne se refuse rien. La liste n'en finit plus. Je vais devoir jouer les vacancières en prenant un plan à chaque déplacement. J'envisage également l'appareil photo : quitte à ressembler à une touriste, autant l'être jusqu'au bout !

L'heure du repas arrive. Claire frappe à ma porte alors que je m'apprêtais à l'ouvrir. Elle vient me chercher pour s'assurer que je ne me perde pas. Je la remercie de l'attention, elle me répond que Monsieur reçoit des invités ce soir. Je comprends qu'elle a agi à sa demande et non par gentillesse. Je ne dois pas déranger. Autant dire que la visite touristique est compromise.

Lorsque j'entre dans la cuisine, l'ambiance est bonne. Tous parlent anglais. Quasiment tous mes collègues sont présents à la table. Seuls manquent à l'appel le garde à l'entrée et ceux qui sont en congé. Je compte quatorze personnes. Claire m'explique qu'ils sont une vingtaine, en incluant les femmes de ménage, les cuisiniers, les gardes, les jardiniers, deux chauffeurs, un homme de main, Marie la gouvernante et elle-même qui est son

adjointe. Tout est prévu : les repos, les absences. Monsieur semble avoir assuré ses arrières. Claire ne me présente pas aux autres. Elle finit de se servir puis va se placer entre deux de ses collègues. Je m'assieds en bout de table, tente de leur adresser un sourire, mais aucun ne me regarde.

Le dîner ne s'éternise pas. Certains retournent à leur poste, d'autres vont se coucher en prévision d'une longue journée de travail le lendemain. Les derniers partent en salle de repos. Je suis un peu déçue de l'accueil. Je semble invisible et me retrouve très vite seule assise à la table. N'ayant pas d'autre choix, je regagne ma chambre. De toute façon, il me reste de la lecture pour être prête demain.

Je m'installe confortablement sur le lit, allongée sur le ventre, le contrat devant les yeux. Je ne signe jamais de document sans le vérifier au préalable, mais j'étais tellement impressionnée que je n'ai pas réfléchi. J'entends la voix de mon père, qui résonne dans ma tête : « Ne signe jamais rien sans savoir ce que tu signes ». Après les formules d'usage, je rentre dans le vif du sujet :

**« Clauses principales :**

L'employée fera preuve de respect et d'obéissance envers l'employeur.

L'employeur sera désigné par le nom de Monsieur.

**Description du poste :**

L'employée gèrera le personnel de maison afin que le domaine soit parfaitement entretenu en tout temps, tant à l'intérieur du domicile que dans les jardins.

Chaque événement sera organisé par l'employée. L'employée devra très bien connaître les invités de Monsieur afin de leur réserver l'accueil en adéquation avec leur rang.

**Interdictions :**

Il est interdit de déranger Monsieur pendant qu'il reçoit des invités.

Il est strictement interdit d'entrer dans le bureau de Monsieur sans y être prié et il en est de même pour toutes les pièces accessibles via le bureau de Monsieur.

**Clause de confidentialité :**

L'employée a l'obligation de respecter une clause de confidentialité en ce qui concerne le domaine et Monsieur. Aucune information ne pourra être divulguée sans autorisation préalable de ce dernier.

**Aménagements :**

La semaine de l'employée dure six jours. Les horaires sont variables en fonction des besoins de Monsieur.

L'employée dispose d'une chambre ainsi que d'une salle de bains privée ; aucun invité ne sera toléré.

Les pièces réservées au personnel sont à disposition durant les jours et heures de repos.

Des congés annuels seront accordés à l'employée en fonction des différents événements importants prévus par Monsieur.

**Durée du contrat :**

À partir du premier mars, une période d'essai d'un mois débutera. À l'issue de celle-ci, un préavis de deux mois est à déposer en cas de démission. Il n'est pas prévu de date de fin pour ce contrat.

**Clauses annexes :**

L'employée se doit de préserver sa santé afin d'éviter toute absence ou contamination des autres employés ou de Monsieur.

Des clauses annexes peuvent être ajoutées au fur et à mesure de l'exécution dudit contrat. »

Je lève la tête un instant. Pour qui se prend-il ? Certainement qu'il obtient toujours ce qu'il veut. Peu importe, j'ai besoin de cet emploi, d'être ici, d'avoir l'esprit occupé.

Je retourne à ma lecture pour parcourir les dernières lignes. Il sera mon employeur dès demain ; je n'ai qu'à respecter ces quelques règles et tout ira bien. Il ne demande rien d'infaisable. Il semble juste un peu froid, voire autoritaire, mais ma première impression n'est peut-être pas la bonne. Claire le trouve charmant. Il était peut-être préoccupé aujourd'hui. Demain sera un autre jour. Il est tard, j'envoie un message à mes parents.

J'ai le job, je vais me coucher dans mon immense chambre. La maison est gigantesque. Je commence demain à six heures. Bisous, à bientôt.

Mon téléphone émet un léger bip.

Félicitations, bon courage pour ton nouveau travail, passe une bonne nuit. Nous pensons fort à toi. Bisous.

J'écris ensuite à Laure. Je me souviens de la première fois que je l'ai rencontrée. Je venais d'arriver dans cette nouvelle école, alors bien sûr, je ne connaissais personne. À la récréation, j'étais assise seule dans un coin de la cour. Elle s'était approchée de moi pour m'emmener visiter les locaux. Nous avons discuté de tout et de rien, elle avait parlé beaucoup, j'avais surtout écouté. En cinq minutes, je connaissais presque toute sa vie, même le nom de son chien. Ensuite, elle m'avait présentée aux autres élèves. « C'est Allie, ma nouvelle copine, elle est trop cool. » C'est aussi simplement qu'Alice était devenue Allie. Depuis, tout

le monde m'appelle Allie, y compris mes parents. Après ça, nous avons traversé les classes, les années, le collège, le lycée et enfin la faculté. Même si nous n'étions pas toujours ensemble, nous nous retrouvions systématiquement lors des pauses ainsi qu'aux heures de repas. Pour nos études supérieures, nous avons emménagé dans un petit appartement. Un jour, j'ai rencontré Anthony lors d'une soirée étudiante. Laure ne l'aimait pas plus que ça, mais elle ne me l'a jamais montré. Elle était soulagée lorsque je l'ai quitté. Après deux années de relation, cette décision a été difficile pour moi, même si c'était la meilleure chose à faire. Je suis restée quelques semaines à le croiser avec Anna, celle avec qui il m'avait trompée, à souffrir de fréquenter toujours les mêmes lieux où j'avais des souvenirs avec lui, à le rencontrer à chaque coin de rue. J'avais besoin de partir, m'éloigner, changer d'air. Laure va me manquer. Je suis triste de l'avoir laissée en France.

J'ai le job, ma Laurette !

Well done, poulette ! Alors, tu as rencontré ton prince, Cendrillon ?

Non, je suis plutôt chez La Bête !

Tant que ça ?

Le manoir fait flipper, le proprio est glacial et mes futurs collègues ne me calculent pas.

Quelle idée t'as eue ! Tu pouvais pas rester avec moi ?

Non, tu sais bien que j'ai besoin de prendre l'air.

Tu vas finir coupée en morceaux au fond d'une forêt ; tu changeras d'avis sur ton envie de prendre l'air !

Tu me vengeras ! Bon, allez ma Laurette, je vais me coucher. Demain, debout cinq heures.

Ouch ! Bon courage et bonne chance avec tes Anglais.

Mes pensées s'emmêlent comme je m'endors : ai-je fait le bon choix ? Le temps me le dira. J'éteins la lumière.

## MARS : PREMIÈRES SEMAINES

Cinq heures du matin, mes yeux s'ouvrent sans mal. Je n'ai pas beaucoup dormi. Je n'entends aucun bruit, tout est calme. Le léger rai de lumière des lampes du jardin est visible à travers le rideau. Il ne fait pas encore jour. Je soulève la couette épaisse avant de poser mes pieds sur le sol. Je reste assise un instant, prends une grande inspiration, puis aidée de mes mains, je me lève. Je passe par la douche bien chaude. Je profite et prolonge cet instant de détente en prévision d'une journée certainement fatigante. Je sors enfin, me sèche les cheveux, les coiffe en chignon. Ensuite, je me maquille légèrement : juste un peu de fond de teint, du fard à paupières pâle souligné par un peu de mascara.

Je sors de la salle de bains pour m'habiller d'un pantalon noir, d'un gilet assorti et d'un chemisier blanc. Pour le moment, je n'ai pas d'uniforme.

Cinq heures trente, j'hésite à sortir en chaussures, en chaussons, voire pieds nus. Je reste prudente en optant pour mes

ballerines en cuir. Je regarde le plan des pièces de la maison afin de vérifier le chemin avant de descendre pour le petit-déjeuner. Je traverse les couloirs encore plongés dans la pénombre. Tout est calme. Je ne croise personne. Je fais appel à ma mémoire pour retrouver la salle à manger des employés. Certains sont assis. Je leur adresse un bonjour, pas de réponse. Je charge mon plateau : une tasse de thé, des tranches de pain de mie grillées, du beurre et de la confiture de fraises. J'ai toujours adoré le thé ainsi que le pain de mie en Angleterre, croustillant, fondant. Je m'installe à l'immense table et croise le regard de mes nouveaux collègues. Je leur souris, mais encore une fois, ils ne me répondent pas. Ils sont très calmes, plus calmes qu'au dîner : l'heure matinale a eu raison de leur dynamisme. Je finis rapidement mon petit-déjeuner. Bien tentée par les céréales et le jus d'orange frais, je préfère m'abstenir pour aujourd'hui. Je quitte les lieux lorsque j'entends quelqu'un prendre la parole.

— On pourrait être plus sympa avec elle.

— Pour quoi faire ? Dans une semaine, elle est partie !

Je m'attarde un instant dans le couloir.

— Peut-être pas.

— Mais si, elle fera comme les autres. Et puis Claire veut le poste, on a accepté de l'aider.

— OK, j'ai rien dit. À tout à l'heure.

J'entends des pas s'approcher de la porte. Je m'éloigne de cette dernière rapidement, mais pas assez pour m'innocenter : il est évident que j'ai écouté leur conversation. Mon collègue me fixe, méfiant. Je baisse les yeux en rougissant, coupable.

Cinq heures cinquante, je suis de retour dans ma chambre. Je me brosse les dents, vérifie mes cheveux, mon maquillage et ma tenue. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce que j'ai pu

entendre. Cinq heures cinquante-six, je m'assieds sur le lit pour attendre Marie qui doit venir me chercher à six heures.

Mon réveil affiche cinq heures cinquante-neuf, quelqu'un frappe à la porte : je sursaute alors que mon cœur accélère. Je me lève pour ouvrir ; une dame d'une soixantaine d'années se tient debout devant moi. Elle se présente en anglais comme étant la gouvernante. Elle est vêtue d'une jupe noire descendant un peu en dessous des genoux, d'une veste assortie et d'un chemisier blanc. Ses cheveux sont remontés en un chignon soigné et son maquillage est discret. Je me félicite d'avoir opté pour quelque chose d'assez similaire.

Nous descendons puis entrons dans une petite pièce. Pas d'indication sur la porte. J'y découvre une salle ornée d'une tapisserie crème, d'une moquette sombre vert et rouge, d'une grande fenêtre et devant elle, un bureau en bois, certainement du chêne. Les autres meubles sont de la même essence. Ils ont tous le même motif floral incrusté. Marie m'invite à m'installer en face d'elle avant de commencer à m'expliquer en quoi vont consister mon poste et ma formation durant le prochain mois.

— Comme je vous l'avais mentionné lors de notre entretien téléphonique, votre rôle principal sera d'assister Monsieur : gérer le personnel, les plannings, vérifier le travail effectué, etc. Maintenir une maison et des jardins propres et entretenus en tout temps et enfin organiser, préparer, mais aussi veiller au bon déroulement de chaque événement. Vous devez savoir absolument tout faire dans cette maison. Le ménage, la cuisine, le jardin, identifier les points sensibles de la surveillance du domaine, intérieurs comme extérieurs, mais surtout connaître et anticiper les besoins comme les demandes de Monsieur. Nous allons débiter votre formation par l'entretien. Je vais

commencer par prendre vos mesures pour votre uniforme. Préférez-vous une jupe ou un pantalon ?

— Je préfère un pantalon.

— Très bien. Je vous ferai quand même préparer les deux, l'été vous pourriez apprécier une jupe. Vous aurez du rechange, surtout en chemisier, afin que vous puissiez vous changer plusieurs fois par jour si nécessaire. Il faut garder une tenue convenable en toutes circonstances.

— Merci.

— Aujourd'hui, nous allons principalement visiter la maison puis les jardins, rencontrer le personnel présent. Ensuite, nous commencerons par l'aspect technique du ménage. Vous savez certainement passer l'aspirateur et le balai, mais il vous faut apprendre quel produit utiliser pour quelle surface, faire les vitres sans laisser aucune trace, et ainsi de suite.

— Très bien.

— Lorsque nous aurons terminé la partie « entretien », nous continuerons par la cuisine. Vous devez gérer le budget, maîtriser les stocks, établir la liste des courses avec le cuisinier. Mais aussi également être capable de cuisiner quelques plats en cas de besoin et effectuer le service, bien sûr. Avez-vous l'habitude de cuisiner ?

— Pas énormément, non.

— Nous verrons cela ensemble. Ensuite, je vous apprendrai l'essentiel du jardinage. Les jardiniers finiront votre formation après mon départ si nous n'avons pas tout vu.

Je hoche la tête.

— Enfin, nous passerons la plus grande partie du mois à organiser l'événement prévu le samedi vingt-sept avril. Ainsi, vous apprendrez à gérer la partie événementielle et à connaître

vos invités. Dans ces armoires, vous avez les fiches de chacune des personnes susceptibles de venir ici ; elles sont à tenir à jour et à compléter. Monsieur souhaite que nous connaissions bien nos convives. Vous ne pouvez pas accueillir un chef d'entreprise comme un comte.

— Non, évidemment.

— Vous devrez mémoriser toutes ces fiches par cœur. Vous pourrez en emporter dans votre chambre dès ce soir. Commencez par ceux conviés ce mois-ci et lors du prochain gala. Ensuite, vous les apprendrez petit à petit. Rassurez-vous, ce sont souvent les mêmes qui reviennent. Monsieur a peu d'amis, mais les mondanités imposent d'inviter certaines personnes, que vous les appréciiez ou non. Monsieur aime que tout soit fait dans les règles.

— Je comprends.

— L'ultime aspect de votre formation concerne Monsieur. Je vous expliquerai au fur et à mesure les points importants à connaître : ses habitudes, ses besoins, ses souhaits, ses demandes fréquentes, ainsi que les interdictions. Monsieur exige un résumé chaque soir de la journée écoulée. Pour le moment, je le ferai moi-même et seule. Les dernières semaines, vous serez présente, avant de le faire vous-même. Avez-vous des questions ?

— Non, pas pour l'instant, mais je n'hésiterai pas à vous les poser lorsque j'en aurai.

— Parfait. Il est déjà six heures trente, nous n'avons pas de temps à perdre. Je vais prendre vos mensurations, ensuite nous irons visiter le domaine.

Pendant que Marie s'exécute, je laisse mes pensées divaguer.

Je n'aurai pas le loisir de m'ennuyer ici. C'est exactement ce qu'il me faut.

Les mesures notées, nous partons faire le tour de la maison. Le ciel s'éclaircit doucement derrière les nuages. Les femmes de ménage sont déjà en plein travail. Marie regarde sa montre en permanence. La visite nous prend presque une heure. Elle me détaille chaque pièce, me précise où mène chaque porte, sur quel côté donnent les fenêtres et me présente brièvement chaque personne que nous rencontrons : le personnel comme les quelques portraits sur les murs. Nous nous dirigeons vers les jardins. Marie regarde sa montre : sept heures quarante-cinq.

— Monsieur commence son jogging. Il doit avoir avancé sur la partie droite du jardin, nous allons emprunter le même chemin.

Elle m'explique les garages qui sont en réalité d'anciennes écuries. Nous entrons dans celui des invités, qui est vide, puis dans celui des employés où de nombreuses voitures modestes ainsi que plusieurs motos, sont entreposés.

— La vôtre va être nettoyée aujourd'hui.

En effet, elles sont toutes brillantes sauf la mienne. Les kilomètres sous la pluie auront eu raison de la propreté de ma petite citadine.

Enfin, le garage de Monsieur où sont garées de magnifiques voitures les unes à côté des autres : une Ferrari rouge, une Porsche grise, une limousine et quelques-unes dont je ne reconnais pas la marque.

— Monsieur n'a que quelques véhicules, il n'est pas collectionneur.

J'aimerais connaître le prix de ces « quelques véhicules ». Nous

ressortons, Marie surveille l'heure. Je vois les pelouses impeccables, les fleurs superbes tandis que le printemps n'est pas encore là. Nous approchons d'une petite maison, une première dépendance pour les invités ; plus loin, une seconde : certains membres du personnel dorment là-bas. Nous continuons puis entrons dans les écuries : deux chevaux y sont installés à plein temps.

— Ce sont deux pur-sang : Miss Wendy et Millésime. Monsieur fait du polo et parfois de la chasse à courre, m'informe-t-elle.

Nous sommes à l'orée d'une petite forêt. Nous suivons la courbe du chemin pour laisser le bois derrière nous. Le domaine s'étend sur plusieurs hectares. Nous voilà finalement face au château. Un rayon de soleil matinal perce les nuages, il réchauffe timidement le toit. J'observe ce domaine immense, cette herbe magnifiquement verte et je profite du paysage. Je laisse mon regard aller à sa guise. C'est alors que j'aperçois une silhouette au loin, qui nous devance. Monsieur est sportif, il termine son jogging matinal. Un petit vent frais me caresse la joue. Je frissonne avant de rejoindre Marie qui me précède déjà de quelques mètres. Nous continuons et finissons par longer les murs afin de rejoindre le devant du château. Nous rencontrons les gardes à l'entrée. Marie m'explique que même s'il n'y a jamais eu d'incident, Monsieur préfère que les grilles soient surveillées.

Nous terminons la traversée du terrain en rentrant par la petite porte de la buanderie sur le côté gauche du grand escalier de pierre. Marie nettoie ses chaussures et m'invite à faire de même. Elles ne sont pas très sales grâce au sentier orné de cailloux gris, mais le « parfaitement propre » est de rigueur ici.

Je regarde ma montre, il est huit heures quarante-cinq. Nous avons mis une heure à faire le tour du jardin et autant pour la

maison. Marie me propose un thé que j'accepte volontiers. Le vent est frais et l'air est humide, j'ai les doigts gelés. Nous nous installons dans les cuisines, d'où nous repartons à peine dix minutes plus tard.

Il est neuf heures, nous débutons le ménage. Marie me montre où se situe l'aspirateur de cette pièce. Avec une telle maison, des placards dissimulés un peu partout renferment les ustensiles nécessaires à l'entretien. Nous commençons par un des salons. Marie m'indique que chaque salle est nettoyée de la même manière et avec les mêmes produits. Elle m'explique les horaires à respecter en fonction des habitudes de Monsieur. Il ne faut pas le déranger en s'adaptant à son emploi du temps, comme de petites mains invisibles.

Lorsqu'il est enfin l'heure de déjeuner, mes genoux sont rouges, mon dos me fait souffrir, j'ai mal aux bras. Marie, quant à elle, semble en pleine forme. Quelque part, cela me rassure, je m'y habituerai certainement. Nous prenons notre repas rapidement, seules, dans une salle à manger encore vide, avant de poursuivre. Toujours plus de moquettes à aspirer, de vitres à nettoyer, de meubles à dépoussiérer, de bois à cirer et de lustres à faire briller. Je remarque que nous ne sommes que deux en permanence. Comme si ma formation était secrète. Pas une seule fois nous ne croisons Monsieur. Le soir venu, Marie m'annonce que notre journée de ménage s'arrête là. Il est dix-sept heures. Elle m'invite à aller me reposer si je le souhaite puis à aller dîner. Elle me donne rendez-vous à dix-huit heures trente dans son bureau.

De retour dans ma chambre, j'ai l'impression de l'avoir quittée depuis une semaine. Je vais dans la salle de bains, me rafraîchis un peu et ne peux m'empêcher de m'allonger quelques

instants sur mon lit. Je ferme les yeux, avant de les rouvrir dans un sursaut, dix-sept heures quarante-cinq : je dois aller dîner. Je me lève difficilement puis retrouve mon chemin vers les cuisines. Marie n'est pas là. Personne ne répond à mon « bonsoir ». Je décide de m'installer seule à une table. Ils m'ignorent, très bien, autant leur rendre la tâche plus facile. Une soupe bien chaude réchauffe mon cœur et mon esprit fatigués. Dix-huit heures vingt-cinq, je rejoins Marie dans son bureau, fière d'avoir trouvé le chemin sans m'être égarée. Souriante, je frappe à la porte.

Marie vient m'ouvrir, me propose de m'installer face à elle pour m'expliquer le programme du lendemain. Mon cerveau ne retient qu'un mot : ménage.

Elle me confie des fiches, j'y vois des noms : Adams, Bradford... Je dois commencer à les étudier ce soir. Marie me les donne dans leurs boîtes. Il y en a environ deux cents à lire, « seulement », d'après elle.

Dix-neuf heures trente, je sors de son bureau, mon futur bureau, et me dirige vers ma chambre, les mains pleines de boîtes, elles-mêmes pleines de noms. Je m'installe sur le fauteuil à côté des fenêtres, pose les boîtes puis en ouvre une. Marie m'a fourni la liste des invités du prochain événement. Je prends la fiche correspondant au premier nom.

*Hadrien Williamson : Friends since College  
Ceo Of A Telecom Company  
Married to Diana  
Two children: Eleonore and Henry<sup>1</sup>*

Je lis quelques fiches, tente de retenir les renseignements annotés sur chacune d'elles. Je remarque que seuls les titres, fonctions et situations familiales sont indiqués, ainsi que quelques brèves informations sur les enfants. Je suis soulagée, car elles devraient prendre peu de temps à les apprendre, mais je ne connaîtrai pas réellement les invités avec ces descriptions sommaires.

Vingt heures trente, je commence à ressentir la fatigue. Je décide de me faire couler un bain. J'ai vu ce matin, dans un des placards, des billes de savon ainsi que du bain moussant. Deux parfums sont à ma disposition : pêche et fraise. Je choisis fraise, l'odeur de la pêche me rappelle trop de souvenirs d'Anthony que j'essaie d'oublier. L'arbre magique pendu à son rétroviseur avait cette odeur, ses habits en étaient parfumés. Je balaie cette pensée en ouvrant les robinets. Je laisse l'eau couler. J'éteins le plafonnier pour n'être éclairée que par les petites lumières au-dessus des deux vasques.

Quelques minutes plus tard, je me glisse dans l'eau très chaude comme sous une couette. Je ferme les yeux, puis laisse mes muscles se relâcher. Mes douleurs s'amenuisent, je me détends. Mes idées s'échappent : je me vois descendre l'escalier majestueux, pieds nus et vêtue d'une robe somptueuse. Il est là, à la porte d'entrée, m'attend les yeux pleins d'étoiles. Il me manque, je sais que j'ai pris la bonne décision, mais je ne peux m'empêcher de penser encore à lui. Une larme rejoint l'eau chaude de mon bain, mais je décide qu'un petit rêve ne peut pas me faire de mal. Cette robe est magnifique, Anthony est lui-même très beau dans son costume noir. La limousine nous attend dehors, il m'ouvre la portière, je m'assieds avec élégance. Le

chauffeur nous conduit, je déguste une coupe de champagne puis me tourne vers mon compagnon de rêve, pourtant il ne s'agit plus de l'homme que j'aime, mais de Monsieur. Il me regarde, il s'approche, ses yeux bleu gris me fixent puis se ferment, je sens alors ses lèvres chaudes se poser sur les miennes. D'un bond, je me redresse, les lèvres chaudes n'étaient autre que l'eau venue recouvrir les miennes au fur et à mesure que mon corps glissait. Je décide d'aller me coucher. Je m'endors dans cette baignoire, ce n'est pas prudent. Je sors de l'eau avant de la vider. J'y laisse mes douleurs et mes rêves, aussi étranges soient-ils.

Une fois dans mon lit, je ferme les yeux, le même rêve revient à mon esprit. Je le chasse et m'endors après quelques instants.

Je me réveille vers deux heures du matin, j'ai faim. J'hésite puis finalement décide de sortir de mon lit pour me rendre aux cuisines. Mon estomac de Française n'est pas encore habitué à dîner si tôt. Habillée d'un pantalon ample à carreaux et d'un pull noir, je descends pieds nus, éclairée par la lumière de mon téléphone portable. J'espère ne croiser personne, je ne suis pas certaine d'avoir le droit de déambuler dans les couloirs la nuit, encore moins dans cette tenue peu professionnelle. J'avance dans la pénombre et tandis que je suis à quelques mètres de la cuisine, j'entends un bruit derrière moi. Je sursaute, me retournant d'un bond : personne. Je continue mon chemin. Arrivée aux portes de la cuisine, je sens comme une présence. Je me retourne à nouveau, mais ne vois toujours aucune âme qui vive. J'entre, allume puis referme aussitôt. J'ouvre les placards, le réfrigérateur, rien ne me tente. Je prends un morceau de pain et quitte la pièce avec précaution. J'éclaire le couloir de chaque côté : il est désert. Je me dirige rapidement vers l'escalier et manque de rater une marche. Il me semble avoir de nouveau entendu un bruit.

J'accélère, regarde par-dessus mon épaule plusieurs fois jusqu'à ce que je rejoigne enfin ma chambre. Je mange mon morceau de pain avant de me rendormir difficilement jusqu'au lendemain, en laissant la lumière de ma lampe de chevet allumée.

La journée de samedi commence dès six heures par le nettoyage des lustres. Tâche délicate puisque la hauteur ne rend pas les choses faciles. Je passe ensuite l'après-midi à polir les couverts ainsi que les autres décorations en cuivre, étain ou argent. Je ne peux m'empêcher de penser que tout cela est très vieillot et mériterait un petit relooking plus moderne. Marie est très silencieuse en dehors des informations techniques qu'elle me transmet. Lorsque j'ai, malgré moi, commencé à chantonner doucement, elle m'a vite demandé de travailler en silence. À l'heure du dîner, je me suis assise seule à la même place qu'hier. J'ai mangé rapidement en écoutant mes collègues parler de leur sortie à venir. Au moment de quitter la pièce, je leur adresse un bonsoir n'attendant aucune réponse, mais contre toute attente, Ian, le cuisinier, m'interpelle.

— Hey ! Tu veux venir avec nous au *pub* ce soir ?

— Oui, pourquoi pas ?

— OK, rendez-vous à dix-neuf heures quinze dans l'entrée.

— OK, j'y serai.

Je suis agréablement surprise et souris en partant, pensant que les choses s'améliorent. Je redescends vite de mon nuage lorsque je les entends rire aux éclats tandis que je ferme la porte. Je me prépare sans trop y croire, mais je suis tout de même bien décidée à leur montrer qui je suis. Je suis presque prête quand mon portable affiche dix-neuf heures. Le rendez-vous est dans quinze minutes, je patiente, assise sur mon lit. J'entends du bruit dans l'entrée puis des voitures qui roulent en

dessous de ma fenêtre. Je m'approche pour apercevoir mes collègues qui s'éloignent, agitant les bras par leurs vitres en guise d'au revoir à mon attention. Je pose ma veste sur le fauteuil, me rassieds sur le lit et laisse échapper une larme. Je prends mon téléphone portable pour envoyer un message à Laure.

Qu'est-ce que tu fais ?

Pas de réponse. Je le garde dans les mains, les yeux dans le vague ; j'attends une minute, puis deux, puis cinq, toujours rien. Je me lève, vais dans la salle de bains, me démaquille et me mets en pyjama. Dix-neuf heures trente, je suis assise dans mon lit. Nous sommes samedi soir, je regrette mon choix. Je meurs d'envie d'envoyer un message à Anthony, mais je l'imagine avec Anna et m'abstiens. Je ne veux pas paraître désespérée même si c'est exactement l'état dans lequel je me trouve. Mon portable émet un léger bip.

Je suis en famille, on se parle lundi ?

OK, bon week-end.

J'enfouis ma tête dans l'oreiller pour y pleurer de toutes mes forces. Ce n'est pas le renouveau que j'espérais. Je m'endors difficilement, inondée de questions sur les raisons de mon départ, et tente de me convaincre de tenir encore quelque temps ici. Je ne veux pas vivre un échec professionnel après mon échec sentimental. Ils m'ont tous déconseillé de partir : je fuyais Anthony, j'arrêtais mes études à cause de lui, j'étais la seule enthousiaste par ce départ précipité. Revenir si tôt confirmerait ce que mes

parents et mes amis pensaient. Laure m'a soutenue, mais je sais qu'elle était d'accord avec le reste de mes proches.

Je passe toute la journée du dimanche dans ma chambre mis à part pour les repas. Je descends tardivement le midi comme le soir pour ne pas croiser mes collègues. J'ai lu toutes les fiches deux fois. J'ai fait une sieste pour récupérer de ma nuit agitée, appelé mes parents quelques minutes, pour ne pas ruiner mon forfait, en tentant de sembler enjouée par cette nouvelle expérience. Je me suis ennuyée à mourir le reste du temps. Pour la première fois de ma vie, je suis pressée que lundi arrive.

Cela fait maintenant une semaine que je suis ici. Elle a été marquée par le ménage, les courbatures, les douleurs au dos, la fatigue et beaucoup d'informations à retenir. Je n'ai jamais croisé Monsieur, je ne l'ai aperçu qu'au loin par la fenêtre lors de son jogging matinal. Je ne rencontre mes collègues que pendant le petit-déjeuner et le dîner. Ils m'ignorent, j'en fais de même. Je tente de ne pas être touchée par leur conduite. Je ne compte pas me laisser impressionner ou décourager par ce genre d'attitude puérole. La seule personne avec qui j'ai des échanges est Marie, mais ils ne concernent que ma formation dont elle s'occupe elle-même. J'apprends beaucoup de choses techniques sur l'entretien d'une maison, mais je m'attendais à autre chose en postulant ici. Les jours défilent vite et finalement, une routine s'installe dans les tâches que j'exécute, dans mes activités quotidiennes et dans ma solitude. Mon unique bouffée d'oxygène est Laure, fidèle à elle-même. Tous les soirs, lorsque je rejoins ma chambre, je découvre des messages envoyés sur mon portable, des photos de ce qu'elle a mangé, de nos amis en train de trinquer à ma santé, même un *selfie* d'elle à la bibliothèque. Il faut dire que je l'ai laissée dans un beau pétrin en quittant l'université du jour au

lendemain. Nos dossiers ne sont pas terminés et elle est maintenant seule à travailler dessus.

J'ai besoin de tes compétences, ma poulette.  
T'es dispo quand pour une visio ?

Je n'ai pas accès à internet pour l'instant, mais dès que ma boss est à la retraite, je pourrai me connecter comme je veux. Je suis désolée, tu vas devoir attendre deux semaines encore. Ça ira ?

Je vais me débrouiller d'ici là, t'inquiète !  
Comment ça se passe dans ton château ?  
Toujours aussi glauque ?

Oui, mes collègues m'ignorent toujours et je ne croise jamais le patron.

Sympa l'ambiance ! T'es sortie un peu ?

Non, il pleut tout le temps, c'est déprimant.

Je vais pas enfoncer le clou, mais t'aurais dû rester avec moi ! On s'en fout qu'Anthony soit un salaud. On se serait éclatées toutes les deux comme au bon vieux temps. On serait sorties, t'aurais retrouvé un mec, et t'aurais oublié l'autre con.

Merci de me remonter le moral ! Tu sais que j'avais besoin de partir un peu. Si les choses ne s'arrangent pas, je rentrerai. Ne dis rien à mes parents, s'il te plaît. Je leur dis que tout va bien. J'ai vraiment pas besoin de leur morale en ce moment.

Pas de soucis, tout va bien dans le meilleur des mondes pour leur bébé parti se jeter dans l'autre de la bête !

Haha, très drôle ! Allez, bonne nuit, ma Laurette.

Bonne nuit, Cendrillon.

Cette nuit-là, je tente à nouveau une sortie vers la cuisine. Mon estomac crie famine et je ne compte pas laisser quelques craquements me faire mourir de faim. Je m'éclaire toujours de la lampe torche de mon téléphone portable. Une fois en bas de l'escalier, pas de bruit, pas de fantôme. Légèrement moins tendue, j'attrape un morceau de pain, puis repars, je n'ai pas très envie de traîner ici. Je fais rapidement les quelques mètres qui me séparent de l'escalier et crois voir une ombre se déplacer furtivement derrière moi. Je monte l'escalier à toute vitesse pour m'enfermer dans ma chambre. Comme si une serrure pouvait empêcher un spectre de passer ! J'allume toutes les lampes de la pièce ainsi que celles de la salle de bains. Je lutte afin de résister au sommeil, mais finis par succomber.

Réveillée vers cinq heures, je me lève difficilement, éblouie par les lumières restées allumées toute la nuit. Aujourd'hui, je vais assister au petit résumé que Marie fait tous les jours en fin d'après-midi à Monsieur. Je vais enfin le voir en face à face pour la première fois depuis mon entretien, il y a déjà deux semaines.

La journée avance et nous voici devant le fameux bureau vert. Marie sonne.

— Come in<sup>2</sup>.

Nous entrons. Elle avance de quelques pas. Je la suis. Elle

s'arrête face à Monsieur puis attend qu'il l'invite à parler. Lorsqu'il lui fait signe, elle explique en anglais le déroulement de la journée.

— Nous avons poursuivi la formation d'Allie. Nous avons surtout vu l'aspect administratif aujourd'hui : planning, gestion du personnel ainsi que du budget notamment pour les cuisines. Les femmes de ménage ont effectué toutes les tâches planifiées pour la journée, les jardiniers également. Rien à signaler du côté des gardes. Nous avons reçu de nouvelles réponses pour l'événement d'avril. Nous serons très certainement une quarantaine. Nous allons rapidement passer à cet aspect de la formation d'Allie afin qu'elle sache organiser les prochaines soirées prévues. Avez-vous des questions, Monsieur ?

— Non, vous pouvez disposer.

Il n'a pas levé la tête un seul instant, en pleine étude de je ne sais quel document. Pourquoi demander un tel résumé s'il n'écoute pas ? Nous repartons aussitôt. Marie me signifie que notre journée s'arrête là. Je retourne dans ma chambre. J'irai dîner à l'heure française, au moins je ne croiserai personne.

Une semaine, deux semaines, un mois, le temps est, contre toute attente, passé assez vite. Depuis deux semaines, je fais le rapport de la journée chaque soir dans le bureau de Monsieur : d'abord avec Marie et seule depuis son départ il y a deux jours. Je suis très impressionnée par cet homme. Je ne reste que quelques minutes, mais je me sens stressée comme une actrice avant une représentation. J'ai les mains moites, je les laisse derrière mon dos afin qu'il ne s'aperçoive pas qu'elles tremblent. Il n'est pas méchant. En fait, il parle peu. Il m'écoute seulement, enfin je pense. La plupart du temps, il garde les yeux rivés sur ses dossiers. C'est d'ailleurs la situation que je préfère. Je perds mes

moyens lorsque ses yeux me fixent, son regard perçant me déstabilise. Hier, lors de mon premier résumé de journée effectué seule, il m'a adressé la parole pour la première fois depuis mon entretien. Il souhaite que nous échangeons en français. J'avais répété mon texte en anglais et étais quelque peu déçue : pour une fois que j'ai l'occasion de dire quelques phrases dans ma longue journée de solitude, je dois les formuler en français.

J'ai eu un peu peur du départ de Marie, mais finalement, mes collègues, qui m'ignorent toujours, connaissent tellement bien leur poste qu'ils n'ont pas besoin d'être dirigés. J'ai la chance qu'ils soient très respectueux de Monsieur. Ils semblent vouloir bien effectuer leur travail pour le satisfaire pleinement. Il n'y a quasiment aucune nécessité pour moi d'intervenir. En ce qui les concerne, je ne sers qu'à vérifier que tout est fait et bien fait, nos échanges sont donc très limités. La situation est moins difficile à gérer que je ne pouvais l'imaginer. Une routine s'est installée, leur attitude à mon égard en fait partie. J'organise mes heures de repas en fonction des leurs et ne leur adresse la parole que pour des besoins professionnels : ça semble convenir à tous. Je pense qu'ils sont surpris de me voir tenir, ils ne me donnaient pas une semaine. Pourtant, un mois est passé, ma période d'essai est terminée. Je suis maintenant leur responsable, qu'ils le veuillent ou non.